

des négociations de M. Sonnino, il avait vu s'évanouir l'une après l'autre ses espérances. Il avait brûlé ses dernières cartouches dans une audience du Quirinal où, peut-être, — ce point n'est pas encore éclairci, — il avait apporté au roi une lettre autographe de Guillaume II, suprême adjuration d'un ancien allié. M. de Bülow, à partir de ce moment-là, ne pouvait plus se faire d'illusions : sa mission avait échoué. Avec son expérience des choses et des hommes, il est douteux qu'il ait trouvé de fortes raisons d'espérer dans l'incident même qui était sur le point de survenir, et qui semblait pouvoir tout remettre en question. Et s'il n'a pas voulu quitter la partie sans avoir tenté jusqu'au bout la fortune, bien des mots qu'on rapporte de lui laisseraient conclure qu'il ne croyait plus au succès.

Pourtant, ce n'était pas un effort négligeable que tentaient les derniers partisans de la neutralité, au lendemain de Quarto. Le jour où M. Giolitti quitta sa villa de Cavour pour se rendre à Rome, — c'était le 7 mai, — toute l'opinion publique italienne, avec son sens si aigu de la politique, comprit qu'une péripétie décisive allait s'accomplir.

Loin du pouvoir, d'où il s'était, quelques mois avant la guerre, retiré volontairement, M. Gio-